

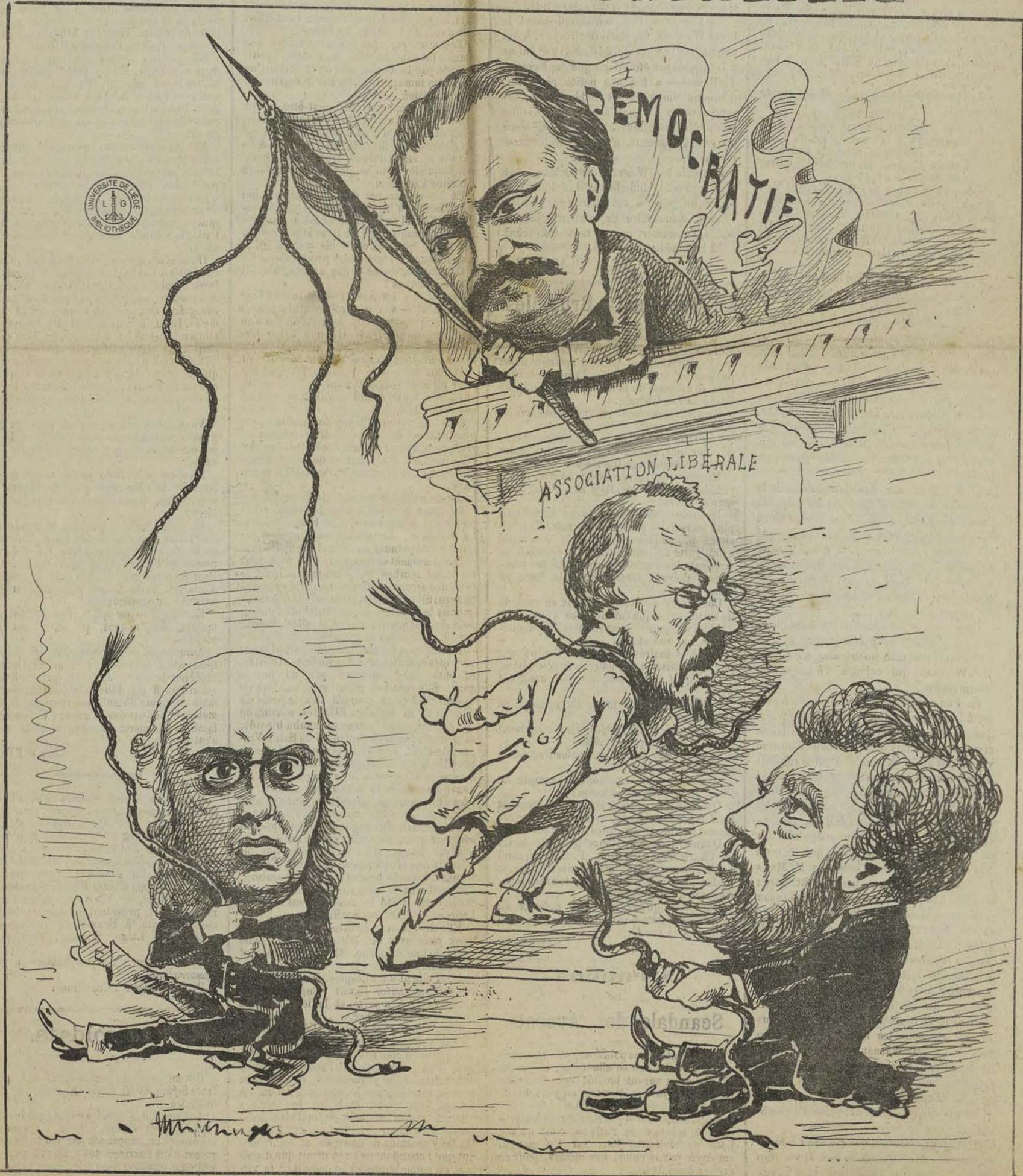
LE **FRONDEUR** LE N^o 15 C^{MES} =

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENTS UN AN (52 N^{os})

BUREAU RUE DE LA SORBONNE 15

LA SCISSION A BRUXELLES



LES DOCTRINAIRES N'ARRACHERONT PAS LE DRAPEAU DEMOCRATIQUE.

ABONNEMENT :
Un an fr. 7 00
Franco par la Poste

Bureaux
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

Rédacteur en chef: H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. » 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1 00
Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Le futur Collège.

On écrit de Liège à la *Gazette*, de Bruxelles :

On ne connaît encore rien d'exact quant à la conformation du futur Collège échevinal de notre ville, et nous approchons pourtant du délai final.

La solution qui paraît la plus probable est le maintien du Collège provisoire actuel avec quelques remaniements peut-être. Ce que l'on peut certifier comme à peu près certain, c'est le maintien de M. Warnant à la tête de l'administration communale. L'honorable conseiller a donné pendant son intérim tant de preuves de haute capacité et de sage énergie, que toute la population espère le voir rester en fonctions et accepter la mission de former le Collège, dans lequel entrerait certainement MM. Micha et Van Marcke.

A ces renseignements, la *Meuse* ajoute ceux-ci :

« Jusqu'à présent, aucune résolution n'a été prise quant à la constitution du futur Collège, par déférence pour les nouveaux membres du Conseil, qui ne doivent entrer en fonctions que le 1^{er} janvier.

» Nous ajouterons que MM. Ziane et Van Marcke, qui n'avaient consenti, comme tous leurs collègues, à entrer dans le Collège provisoire que par dévouement aux intérêts de la ville, ont manifesté l'intention de ne pas faire partie du Collège définitif. »

Il paraît donc décidé que le futur Collège sera, à peu de chose près, le présent — cependant fort imparfait.

La *Meuse* dit bien que l'on attendra, pour prendre une résolution définitive, l'installation des nouveaux conseillers, mais ceux qui sont au courant de la façon dont sont conduites, à Liège, les affaires politiques, savent que cette mesure « de déférence » est tout apparente. La décision définitive n'appartient pas au Conseil, mais bien à cette mystérieuse coterie, dont l'influence se fait sentir dans toutes les crises politiques locales.

C'est à Bruxelles, dans les couloirs de la Chambre — et non dans les bureaux de l'hôtel-de-ville de Liège — que se sont tenus les conciliabules dont sortira le Collège que l'on imposera aux liégeois. Le grand homme aura donné ses ordres à ses fidèles serviteurs, et les Magis et les Warnant sont simplement chargés d'accomplir les volontés du maître.

D'après ce que disent les journaux chargés de préparer le public à adopter tous les projets du clan doctrinaire, c'est donc M. Warnant qui ceindra l'écharpe de bourgmestre.

Le dieu aurait probablement préféré placer à la tête de la cité, le fidèle Magis ; non que le doctrinarisme de M. Warnant laisse rien à désirer, mais ce grand diable d'homme vous a des accès de sincérité qui le rendent dangereux. Il est capable d'oublier, à un moment donné, son rôle, pour dire tout crûment la pensée secrète des meneurs doctrinaires. Et puis, s'il est d'une incapacité agréable, il est malheureusement entaché d'une dose d'honnêteté qui le rend propre à certaines besognes. M. Magis lui, au contraire, est bon à tout faire : flanquer à la porte les employés communaux qui déplairaient à M. Frère, à la famille Orban, ou même simplement au *Journal de Liège* ; dissimuler, sous des airs et des paroles doucereuses, les férocités ou les coquinerie doctrinaires, seraient pour lui des jeux d'enfants. De plus, M. Magis a une tenue et un air grave qui manquent à M. Warnant. Il représente mieux, il est plus sérieux et, pour les imbéciles, cela a son importance. M. Warnant, quoi qu'il fasse, ne parviendra jamais à faire oublier sa fatale ressemblance avec Kakafougna, tandis que M. Magis a une allure toute royale ; M. Magis, en outre, ment avec plus d'aplomb.

C'est donc lui qu'on eut préféré. Malheureusement, il eut été assez difficile de parvenir à le caser, cette fois. Il y a trop peu de temps que le Collège dont faisait

partie M. Magis est renversé, pour que l'on put songer à réintroduire dans le nouveau Collège ce débris de l'ancien.

La comédie eut été trop visible. Et puis, en ce moment, M. Magis est par trop impopulaire, pour que l'on osât risquer de le produire dans un premier rôle — sans compter que ses intérêts, trop connus dans les affaires de la compagnie du gaz, aurait pu mettre les contribuables en défiance.

Sans doute les liégeois, et particulièrement les progressistes, sont faciles à conduire, mais il faut, au moins, ménager les apparences, et, pour leur donner des claques, avoir soin de mettre des gants.

C'est ce qu'on fera, en leur donnant le brave Warnant, un archi doctrinaire, à qui une phrase vigoureuse adressée par lui au roi — plutôt par étourderie que par fermeté, d'ailleurs — a fait une petite réputation d'homme énergique et indépendant. Les progressistes qui ont, avec leur jobardise habituelle, contribué à ériger un piédestal au grand Warnant, n'auront évidemment rien à dire.

Quand le bon Warnant deviendra gênant, il ne sera point difficile aux doctrinaires de tendre un piège à cet étourneau et alors l'homme à tout faire du ministre soleil, M. Magis Trassenster, pourra rentrer en scène. Et la comédie sera jouée.

CLAPETTE.

La scission à Bruxelles.

Les doctrinaires bruxellois, les Van Humbeeck, les Couvreur, les Washer, voyant qu'il ne parvenaient point à arracher assez facilement, du balcon de l'*Association libérale*, le drapeau de la démocratie, ont lâché l'*Association libérale*.

C'est exactement ce que nous avions prévu l'autre jour.

Les progressistes ont tort, disions-nous, de s'obstiner, dans un but d'union, à rester dans les associations libérales.

Tant que les progressistes sont en minorité dans ces sociétés, ils y annihilent toute leur influence.

Dès que les doctrinaires ne se sentent plus les maîtres absolus du terrain, ils n'hésitent pas à lâcher leurs alliés — et après avoir lutté vainement dans les associations pendant des années, les progressistes vainqueurs doivent recommencer la lutte en dehors.

Comme s'il ne vaut pas mieux en venir là de suite — puisqu'on ne peut s'entendre. L'union, entre progressistes et doctrinaires, est une utopie.

Les doctrinaires n'admettent l'union que par la soumission absolue des progressistes. Quoi qu'il arrive, eux, ne se soumettent pas.

S'ils sont les plus forts, ils agissent en vainqueurs.

S'ils sont les plus faibles, ils s'organisent seuls, et luttent quand même.

Quand donc les progressistes liégeois le comprendront-ils ?

Quand donc se rendront-ils compte de l'inanité de leur rêve d'union ?

Quand comprendront-ils qu'ils dépensent inutilement leurs forces dans la société menée par les Magis et les de Rossius ?

Quand ? hélas ! Peut-être quand le cheval de Charlemagne hennira. Peut-être quand tous les magistrats seront instruits et intégrés ; toutes les femmes vertueuses ; tous les fonctionnaires travailleurs !

Ou même quand les deux poteaux du téléphone ne gêneront plus l'admirable perspective de la rue Grétry !

CLAPETTE.

A PROPOS

DU

Scandale des Avocats

Nous n'entendons point, aujourd'hui, nous occuper de l'affaire en elle-même. La justice et le barreau auront bientôt fait connaître leur avis et jusque là, nous croyons devoir nous abstenir de commentaires.

Mais, ce que nous pouvons dire, en attendant la solution de l'affaire, c'est qu'elle jette un singulier jour sur les moyens employés par la police des mœurs, pour en arriver à ses fins.

Qu'il y ait eu ou non entente préalable entre les agents des mœurs et un des avocats incriminés, il n'en est pas moins vrai que cette police a cru pouvoir inviter des passants à entrer dans une maison de débauche, et à y aller se livrer à... des actes permettant de constater le délit de prostitution clandestine.

Voilà, pour la police, un singulier rôle, car si, réellement, la fréquentation des... dames appartenant à l'établissement était une immoralité, un danger public qu'il fallait réprimer à tout prix, il n'appartenait pas précisément à la police de se livrer à une excitation à la débauche — qui tomberait sous le coup de la loi si elle s'était adressée à des individus d'un âge plus tendre.

Ce ne sont point là, d'ailleurs, les seuls abus, auxquels a donné lieu cette institution discutée de la police des mœurs.

C'est ainsi que, sans jugement aucun, une femme, fut-elle honnête, pure même, peut-être de par la méchanceté ou la bêtise d'un agent des mœurs, inscrite sur le registre de la prostitution.

On l'en rayera plus tard peut-être, si l'on reconnaît avoir eu tort de l'y inscrire, mais, en attendant, elle n'en sera pas moins traitée comme une fille de joie, soumise à de honteuses formalités et, toute sa vie, cette honte qu'elle a pu ne pas mériter, restera attachée à son nom.

Et ne croyez pas que cette inscription soit effectuée à la suite d'une enquête sérieuse. Non, il suffit qu'un agent des mœurs affirme qu'une femme se livre à la prostitution pour que cette femme soit, d'office, inscrite sur le registre des prostituées.

Ce pouvoir, donné à des agents, n'est-il pas monstrueux !

Sans doute les agents — ceux de Liège notamment — sont généralement de braves gens, mais parmi eux ne peut-il pas s'en trouver qui, pour assouvir une haine personnelle, seraient capables d'abuser de cette toute puissance qu'ils possèdent ?

Il faut bien peu connaître les hommes pour répondre négativement.

Et d'ailleurs, combien d'abus ne se sont pas produits déjà ?

N'a-t-on pas inscrit sur des registres de prostitution des jeunes filles reconnues vierges après l'examen médical auquel elles avaient été soumises en même temps que toutes les débauchées ramassées sur le pavé.

A-t-on oublié le scandale de Bruxelles ?

Et dans presque toutes les villes où la police des mœurs existe, en France comme en Belgique, des abus épouvantables par leurs conséquences, ne se produisent-ils pas ?

Dernièrement encore nous trouvions dans un grand nombre de journaux français, le récit de atrocités souffrances endurées par une pauvre fille d'Angers, jetée dans la débauche et dans la misère noire par suite de l'erreur bête de l'agent qui l'avait d'office inscrite sur le registre des prostituées.

La fille en question était une enfant trouvée, élevée à l'hospice des Enfants-Assistés, et plus tard adoptée par de braves gens. Elle avait à peine seize ans, qu'ils étaient déjà vieux, courbés sous le poids de l'âge et de la maladie. Elle les soutint de son travail, mais l'homme succomba bientôt, et poussée par les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, elle était presque décidée à prendre le voile, lorsqu'une dernière visite à sa mère adoptive la fit changer d'avis. La veuve était dans la plus atroce misère. La jeune fille renonça immédiatement au couvent et vint demeurer avec elle afin de l'aider de son travail. Elle gagna d'abord vingt-cinq sous par jour, puis elle entra au bout de quelque temps, chez un tailleur, qui lui donnait une cinquantaine de sous. Elle se trouvait presque heureuse par comparaison, lorsqu'elle fit la connaissance d'un jeune homme qui a été la cause de tous ses malheurs et de toutes ses souffrances.

Elle devint sa maîtresse et vécut vingt-deux mois avec lui. Battue souvent, mais contente tout de même. Elle était jeune, et elle aimait. Un beau jour, elle tomba malade, et elle alla à l'hospice. Quand elle en revint, une autre l'avait remplacée. Son amant la mit à la porte, et le lendemain la police vint la chercher.

C'est ici que commence l'épouvantable Calvaire de la malheureuse. On la conduisit au violon, où elle fut enfermée en compagnie d'une amie qu'on l'accusait d'avoir débauchée. Elle y restèrent vingt-quatre heures, insultées par les agents. Puis on les envoya à la visite, et là on les déclara atteintes toutes les deux de maladies honteuses. C'était un certificat pour l'hospice. On les y examina de nouveau, et on reconnut que l'abandonnée ne souffrait que d'anémie, en même temps qu'on constatait la vir-

ginité de son amie. Il y avait d'ailleurs une cause à l'anémie de la jeune femme. Elle avait fait une fausse couche. Son enfant était venu au monde avant terme, et mort.

Quand elle fut sortie de l'hospice, elle recommença à travailler. Mais la police ne lâche pas sa proie. Tous les vendredis, il fallait aller à la visite. Si elle y manquait, elle était passible de contravention et de prison. Un jour son amant, qui aimait la comparaison, la reprit. Puis il la quitta. Elle alla chez les parents de celui-ci. On l'arrêta, elle fut traitée par le commissaire dans cette langue particulière qui ne s'écrit qu'avec des points, et elle passa quarante-huit heures au violon. On la relâcha quand elle eût promis de ne pas retourner chez le père de son amant. Mais, à quelques jours de là, on la condamna de nouveau à cinq jours de prison. Elle fut brutalisée, rouée de coups. Puis on l'expédia à Paris.

Elle y était arrivée avec dix-sept sous dans sa poche. Elle y resta quatre jours sans boire ni manger. Puis, on lui donna quelques francs, de quoi retourner à Angers. Pendant son absence, on avait volé chez elle les lettres et le portrait de son amant.

Elle fut arrêtée à son retour, et à plusieurs autres reprises. On l'enchaînait, et on la jetait les mains liées sur le lit de camp du poste. Les chaînes et le cadenas lui entraient dans la peau. Deux fois, elle essaya de se suicider : la première fois en se déchirant la poitrine avec des morceaux de bouteille, la seconde avec un coupe-papier en acier.

On déclara alors qu'elle était folle. On la conduisit à l'asile d'aliénées, on la mit en loge, les pieds et les mains liés. Elle put enfin sortir, lorsqu'elle était à bout de forces, grâce aux médecins qui eurent pitié d'elle. La malheureuse était sans ressources, elle avait même quelques dettes. Elle entra dans une maison publique.

Aujourd'hui, elle se trouve presque tranquille. La police la poursuit encore quand elle sort, lui flanque des contraventions et la prison. Mais elle a du moins des jours de répit.

Voici quinze jours que ce récit a paru dans plusieurs grands journaux parisiens. Il n'a pas été démenti, on peut donc le tenir pour exact.

N'est-ce point une chose atroce que ce pouvoir terrible des gouvernements du moyen âge, remis dans les mains des policiers !

Et notez que les faits qui se produisent en France peuvent se produire également en Belgique, à Liège même. En Belgique comme en France le règlement est le même. Peut-être inscrite d'office sur le registre d'infamie, toute femme signalée comme se livrant à la prostitution.

Et signalée par qui ? Par l'agent des mœurs, évidemment, et selon son bon plaisir.

Assurément, si la chose est possible, il n'est point mauvais que l'on s'efforce de protéger la santé de ceux qui se livrent volontiers à des débauches de rencontre ; mais si, pour obtenir ce résultat, il faut mettre la pudeur des femmes, l'honneur des familles à la merci du premier agent venu, c'est trop cher !

CLAPETTE.

Rappelons à nos lecteurs que l'Union Démocratique de Liège organise, pour lundi 22 décembre, à 7 1/2 heures du soir, un **grand meeting** à la salle de la Société de Gymnastique, Thier de la Fontaine, Liège, avec le bienveillant concours de MM. Jules Wilmart et Ch. Delfosse, rédacteurs de *National belge* ; Pierre Fluse, rédacteur de *La Sentinelle*, de Verviers ; Léon Furnémont, avocat, président du dernier Congrès des étudiants, à Bruxelles ; de plusieurs orateurs de Liège, Seraing, Verviers et Bruxelles.

Ordre du jour : *Le programme du parti démocratique.*

Prix d'entrée : 25 centimes.

Les soldats.

Des milliers de jeunes gens ont quitté leurs foyers, étant réquisitionnés par la loi militaire.

Aujourd'hui, ils sont soldats ; raidés dans leurs uniformes neufs, effarés, bousculés par les caporaux, rançonnés par les anciens qui voient dans l'arrivée des « bleus » une merveilleuse occasion de se faire payer la goutte,

ayant froid, et laissant tomber de grosses larmes dans leurs gamelles.

Ils ont quitté le pays, le travail commencé, quittés les vieux parents qu'il aidaient à vivre, les bons camarades avec lesquels ils trinquaient à la sortie de l'atelier, abandonné aussi, quelques-uns du moins, de tendres amours ébauchés.

Ils sont soldats. C'étaient des travailleurs. Chez eux, ils produisaient, ils créaient patrie de la richesse sociale. Au régiment, ils vont être des inutiles, et au lieu de rapporter, coûter.

Coûter gros. Il ne faudrait pas beaucoup plus de millions pour changer la face actuelle des choses, pour donner du pain à ceux qui ont faim et de l'instruction à ceux qui se débattent dans les ténèbres.

Avec ces millions on pourrait faire de grandes choses : prospérité et splendeur ; on les dépense bêtement à retenir, pendant des années, loin de chez eux, inoccupés, improductifs, des milliers, de jeunes gens, aux bras solides et dont le labeur ferait la fortune de la patrie.

Mais il y a ceux qui disent : — L'horizon politique est sombre. A chaque instant un conflit européen peut surgir, la guerre se dresser, hurlante. Il faut être en mesure de résister, de hérissier de baïonnettes les frontières menacées.

En effet, on en voit qui se consoleraient de tous ces sacrifices — peut-être — s'ils pouvaient avoir, du moins, la satisfaction de se dire qu'ils sont utiles, et que, grâce à eux, on est fort invincible.

Mais le résultat acquis est-il en rapport avec les efforts tentés ? Sommes-nous autorisés à regarder en face les ennemis de demain, sans pâlir, à ne rien craindre ?

Nullement. A ceux donc qui nous accusent de pensées désorganisatrices, d'anti-patriotisme, parce que nous réclamons l'abolition de l'armée permanente, nous avons le droit de répondre en disant que ce sont eux qu'on peut justement accuser des mauvais sentiments qu'ils nous prêtent.

Le système des armées permanentes est jugé par les fruits qu'il donne. Il n'aboutit, en somme, qu'à notre impuissance, à notre faiblesse.

Qu'on se hâte donc de frapper un grand coup. Plus d'armée ! plus de casernes ! Et place aux milices nationales, toujours armées, toujours prêtes et grâce auxquelles, si le jour vient d'une guerre, d'une invasion, on trouvera non un contingent, non un effectif plus ou moins considérable, mais la nation tout entière, debout.

MEUNIER.

Le *Frondeur* a ouvert, au sujet de la présence, sur le programme du dernier concert du conservatoire, de la symphonie indienne de M. Jos. Michel, une enquête dont le résultat sera publié dans le prochain numéro.

Çà et là

Gare là-dessous. — Nous apprenons que M. Magis manœuvre tout doucement pour arriver à faire adopter, par le Conseil communal de Liège, un compromis clérical-doctrinaire, style gantois.

Déjà, le doux et factotum de M. Frère-Orban a expliqué, dans des conversations particulières, à certains de ses collègues du Conseil communal, les immenses avantages d'une pacification.

Gare là-dessous ! Le bon Magis assurément n'a pas trouvé cela tout seul.

Il a reçu un mot d'ordre. Aux libéraux sincères à prendre leurs précautions.

C'est donc M. Warnant, le bourgmestre des bonnes charges — de journaux satiriques et de gendarmes — qui va définitivement devenir notre mayer !

Avec Woeste, nous avions le ministre des gendarmes en bourgeois.

Avec Warnant, nous aurons le bourgmestre des gendarmes en uniforme — et à cheval !

Simple Rapprochement.

Oyez donc la jolie nomenclature des moyens employés par les doctrinaires pour combattre les progressistes qui ne veulent point remplacer les principes par les pièces de cent sous :

« Si quelques hommes s'avisent de se poser en défenseurs des droits de la plèbe, répandez le bruit qu'il n'agissent que par un vil égoïsme pour se créer une popularité. Insultez-les. Calomniez-les. Faites-leur tout le mal possible. Lâchez sur eux une meute de journalistes salariés. Récompensez, au contraire, ceux qui vous auront aidés dans cette œuvre, donnez-leur de bons emplois, conférez-leur la croix. De cette façon, vous éviterez qu'on ne soutienne les travailleurs, vous encouragez ceux qui les outragent, dans leur oppression et leur injustice ; vous rendrez le peuple mécontent et le réduirez au désespoir. »

Quels sont, direz-vous, les radicaux farouches qui ont publié cette sanglante satire de procédés doctrinaires ?

Qui ? Tout simplement MM. Graux, Vanderkindere et Buis, qui la firent paraître dans la *Liberté* à l'époque où ils rédigeaient ce journal.

Et cesont, aujourd'hui, les mêmes hommes qui étant arrivés aux honneurs après avoir renié leurs principes, calomnient, les progressistes, font la scission, disent que Janson et Féron cherchent à se créer une popularité malsaine et lâchent sur les défenseurs du peuple toute une meute de journalistes salariés.

Quels changements, tout de même, les honneurs, les bonnes places peuvent produire sur les hommes politiques.

Nous ne nous en étonons point d'ailleurs. Neужан n'a-t-il pas été progressiste. Le directeur de la *Meuse* ne fut-il pas, quand il avait encore des cheveux, un républicain à tous crins.

Et n'affirme-t-on même pas que Ziane a été intelligent !... CLAPETTE.

CIGARES Grand choix de petites caisses p^r cadeaux, prix de fabrication. Demandez le prix-courant. Importation. Exportation. Félix Schroeder, 24, place Verte, (près de Bodega).

MUSIQUE.

Nous apprenons, avec plaisir, qu'un grand concert, au profit de la société belge de tempérance, sera donné prochainement par nos musiciens les plus connus. Voici, sauf erreur, le programme de cette belle fête :

PREMIÈRE PARTIE.

1^o Duo, dit *des Pommes cuites* de l'Alto en *Vacance*, opéra bouffe, mimé et chanté par M. Didi Henrard, artiste lyrique pensionné et Fabry, membre honoraire de la Chapelle Sixtine (Eug. Hutoy).

2^o Troisième suite d'orchestre. a) *Allegro irresoluto*. b) *Andante precioso*. c) *Finale pesante* (Sylvain Dupuis).

3^o Concerto pédagogique, inédit, pour le piano *monocorde*, (première et dernière audition) exécuté par l'auteur (Lambert Henrotay).

DEUXIÈME PARTIE.

4^o *La clef de... la cave*, fugue dans le style libre, pour orchestre, dédiée à ses collègues du conservatoire (Mich. Dupuis).

5^o *La Renaissance*, fantaisie avec *passage chromatique*, pour deux pianos, exécutée par l'auteur Et. Ledent et Jos. Massart. (Et. Ledent).

6^o *Tous les méchants sont buveurs d'eau*, grand chœur avec accompagnement d'orchestre et solo de cornet à piston. (Le solo par M. Haseneier) (T. Radoux)

9^o Crâignons populaires liégeois dansés et chantés par la classe d'ensemble (demoiselles) du conservatoire.

Le coup du lapin.

Roman épistolaire.

Personnages : ALEXIS et JEANNE.

I. — Alexis à Jeanne.

Mademoiselle,

Voulez-vous me permettre d'aller vous présenter mes respectueux hommages ? Depuis longtemps je désire vivement vous connaître. Si oui, veuillez donner réponse au porteur.

ALEXIS.

II. — Jeanne à Alexis.

Monsieur,

Je vous recevrai avec plaisir, demain, à huit heures du soir. Surtout de la discrétion.

JEANNE.

III. — Jeanne à Alexis.

Mon chéri,

Je t'ai vainement attendu hier. Je ne suppose pas que tu veuilles déjà te sauver ! Si tu ne peux venir aujourd'hui, tâche de m'envoyer un louis. Ma blanchisseuse vient demain matin. Mille gros baisers.

TA LOULOU.

IV. — Alexis à Jeanne.

Chère mémée,

Je n'ai pu me rendre chez toi, parce que j'ai été fort occupé. A mon grand regret, il m'est impossible de t'envoyer le louis ; je suis brouillé avec mon père, et il a coupé les vivres. Au reste, j'irai te conter ça demain. Je t'embrasse.

A. L.

V. — Jeanne à Alexis.

Alexis,

Tu me la fais à l'oseille. Je ne gobe pas la brouille avec ton père. Ce n'est pas gentil de me refuser si peu de chose, quand moi, je t'ai donné tant.

JEANNE.

VI. — Alexis à Jeanne.

Jeanne,

Puisque tu doutes de moi, il vaut mieux ne pas continuer nos relations. Adieu.

ALEXIS.

VII. — Jeanne à Alexis.

Monsieur,

Vous n'êtes qu'un muflé. J'aurais dû le deviner dès votre première visite. Surtout, quand vous irez encore chez une femme, tâchez donc d'avoir les pieds propres !

Pour copie conforme :

BABYLAS.

Correspondance

Monsieur le Rédacteur en chef,

Enfin, nous avons entendu samedi dernier à la distribution des prix du conservatoire, de la musique liégeoise exécutée par des liégeois !

Ce sont là même les termes du discours de M. le Gouverneur, et nous tenons à féliciter le conservatoire et son éminent directeur, de l'initiative qu'il a prise de produire des œuvres du crû. Pour nos pauvres artistes aux abois, ce n'est pas mince fortune que de se sentir soutenu, poussé même, par un homme de cœur et de science comme M. Radoux. La splendide réussite de ce concert prouve à l'évidence que nos compositeurs sont dans le vrai en suivant les saines traditions de l'art qu'ont illustrés les Boëldieu, les Auber, les Beilini, etc., génies dont la richesse mélodique, la grâce charmante et juvénile, resteront éternellement debout en dépit des cacophonies que malheureusement on nous sert sous la belle enseigne de musique de l'avenir !!! Cet essai démontre encore qu'il n'est pas besoin d'aller en Sibérie chercher des œuvres de cosaques — ainsi qu'on a l'intention de le faire — et qu'il serait bien plus judicieux de tendre une main charitable à nos jeunes maîtres liégeois, qui valent les vôtres, croyez-le bien, messieurs les pédants.

Donc, le concert liégeois a été en tout point digne de notre première école de musique, mais, à mon avis, il eût gagné encore sans l'adjonction au programme d'une ballade anti-musicale d'un pseudo-liégeois, M. César Franck, bien plus allemand par le goût (?) musical qui le distingue (?) que liégeois véritable. Qu'il est doux, après cela, de sentir, comme dans la *Marche Indienne* d'un de nos meilleurs jeunes maîtres, M. Joseph Michel, la griffe et l'inspiration liégeoises. Deux autres taches dans le concert sont : 1^o le concerto de Beethoven, fort bien exécuté sur le piano, du reste, par Mlle Cousin, et un duo bien vieilli de Spohr, pour deux violons, car, comme disait jadis de monsieur Wagner, mon illustre ami Oscar Comettant : « quand on est assez déshérité du ciel pour être allemand, on ne devrait pas écrire de la musique. »

Pourquoi donc M. Radoux n'a-t-il pas fait exécuter plutôt l'adagio pour piano du vétéran de nos professeurs, M. Ledent, œuvre géniale et liégeoise. Qui plus est, pourquoi enfin notre illustre compatriote Grétry n'a-t-il pas eu sa place dans ce concert ?

Il est vrai, pour les messieurs d'aujourd'hui, que le pathos symphonique et anti-musical semble vouloir renverser l'art lyrique. Vous attendez cela longtemps encore, messieurs ! Croyez-vous donc, mes tout bons, que si Grétry avait, lui aussi, voulu écrire une ou vingt-cinq symphonies, il ne les eut pas réussi aussi bien que Beethoven, Haydn et les autres ? Mais non, il ne l'a pas voulu, son génie ne devait pas se plier à un cadre aussi restreint, et sans doute il pensait que c'est ravalier l'art que de produire ces tâtines en quatre numéros, auxquelles on ne comprend rien, même ceux qui par pose les admirent.

Bravo donc, M. Radoux. Continuez dans la bonne et généreuse voie où vous venez de vous engager, faites connaître nos jeunes maîtres qui, comme Sylvain Dupuis, Hutoy et vous même, tiennent si haut le drapeau de l'art national et vous aurez fait œuvre utile et réellement patriotique.

UN VIEUX DILLETANTE LIÉGOIS.

N. d. l. R. — Cette correspondance nous parvient trop tard pour pouvoir y répondre. Nous l'insérons néanmoins comme un chef d'œuvre de dillettantisme doctrinaire, en nous réservant de la commenter dans notre prochain numéro.

A bientôt, mon vieux et emperruqué dillettante liégeois.

Théâtre Royal

Le Trouvère, dimanche, n'a charmé personne ; M. Bérardi, qui a fait un très bon comte de Luna, et l'orchestre, très bon, méritent seuls d'être signalés.

L'interprétation a été peu brillante. M. Doria avait par trop l'air d'un amoureux transit, il a cependant été honnêtement correct comme chanteur, mais il ne s'identifiait pas assez avec le personnage qu'il représentait.

Mme Verella-Corva nous avait habitués à mieux ; elle n'a pu soutenir qu'avec peine le rôle d'Éléonore ; elle a, de plus, été bien peu tragique dans les scènes, cependant émouvantes, du *Miserere* et du *Cachot*. Comme Mme Verella était indisposée, nous espérons une revanche.

Mme Derette, qui chantait Azucéna, n'y a pas trouvé un vif succès. Enfin, M. Jour-

dan gagnerait énormément en soignant l'émission des sons.

Jeudi *Lara*. Moins de monde encore que lors de la première ; les interprètes y ont obtenu un nouveau succès. A M. Laurent et à Mlle Guérin surtout les honneurs de la soirée ; disons seulement, en ce qui concerne notre ténor léger, qu'il a décidément une légère tendance à l'emphase.

Mme Gally, MM. Bérardi et Aristide, dans des rôles quelque peu secondaires, n'ont aucune peine à se tirer d'affaire à la satisfaction de tous. Conseillons, cependant, à M. Bérardi d'apporter dans certaines de ses phrases un peu plus de conviction, alors seulement, ce serait irréprochable.

LIRE le *National belge*, journal quotidien, organe de la politique progressiste. 5 centimes le numéro.

En vente chez tous les libraires :

ALMANACH DU "FRONDEUR",
Imprimé sur papier fort (32 pages)
16 dessins

Prix : 30 centimes

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE.

Direction Ed. GALLY. Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 21 décembre 1884

La Favorite, grand opéra en 4 actes, musique de Donizetti.

En Pension chez son Groom, coméd. en 1 acte.

Lundi 15 décembre 1884

Guillaume Tell, grand opéra en 4 actes, musique de Rossini.

Eden-Théâtre

Direction Laurençon et Martin. Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

Tous les soirs

SPECTACLE VARIÉ

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12-50 de la *Grande Maison de Parapluies*, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaisseur que vous soyez, vous conviendrez que jamais à Liège ni ailleurs, vous n'avez vu vendre des chaussures aussi belles et aussi solides à un prix aussi extraordinairement bon marché.



L'ARGENTINE

EAU CAPILLAIRE PROGRESSIVE. Toutes les eaux contenant un dépôt blanc-jamâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux gris et blancs à leur couleur primitive. Elle enraye la chute des cheveux, enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie, sans jamais nuire. 5 francs le flacon. — Eau tétragène, instantanée pour la barbe, 5 francs le flacon. — Dépôt : A Liège, pharmacie de la *Croix Rouge*, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Île, Liège.

DEMANDEZ

L'AMER CRESSON

Le *Cresson* est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain. C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs. Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.

GRANDE BRASSERIE ANGLAISE DE CANTERBURY

JOHNSON & CO. LTD. CANTERBURY

EXPORTERS TO ALL PARTS OF THE WORLD

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA BELGIQUE RUE CATHÉDRALE 57 LIÈGE

HIVER

